

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

185-186 | 2008

L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé

Une anthropologie du pressentiment

Paul Virilio



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24119>

DOI : 10.4000/lhomme.24119

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 97-103

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Paul Virilio, « Une anthropologie du pressentiment », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24119> ; DOI : 10.4000/lhomme.24119

Une anthropologie du pressentiment

Paul Virilio

L'INSTANT RÉEL EST-IL PRÉSENT ? De quelle réalité l'histoire des sociétés est-elle chargée, celle des siècles, des années, celle des civilisation des générations passées ?

L'accélération de la réalité présente-t-elle un impact décisif sur l'historicité des faits avérés, plus précisément encore une histoire du temps réel est-elle encore « historique » ? Autant d'interrogations qui affectent aujourd'hui l'anthropologie.

En effet, peut-on encore parler d'un monde *contemporain* ? Ne devrait-on pas plutôt parler de l'anthropologie d'un monde non pas « intemporel », mais intemporal, est-ce seulement possible ? Une anthropologie de l'instant est-elle concevable, peut-elle être *logique* sans renier du même coup, sa dimension pleinement *historique* ? À mon sens, ces questions en rafales causales distinguent les travaux de Marc Augé et cette divergence sans diversion caractérise toute son œuvre écrite.

« La Terre est plate », dit-on actuellement et certes, l'horizon est bien là pour nous confirmer la relative platitude de *l'espace réel* de la géopolitique des sciences humaines. Mais le Temps, *le temps réel* est-il pour autant aplani ? Qu'en est-il de l'aplatissement de la durée, des longues durées de l'historien de l'École des annales... L'instantanéité écrase-t-elle de tout son poids massmédiatique toute temporalité, toute aspérité chronologique ?

Ou à l'inverse, selon Marc Augé : « L'évidence d'un temps sans objet qui n'est celui d'aucune histoire », a-t-elle subtilisé l'ensemble des faits de mémoire ? Si c'est le cas, l'uchronie ne va pas tarder à succéder à l'utopie, et l'insularité d'un Temps mondial (et astronomique), à renouveler de fond en comble celle d'un Thomas More !

_____ Marc Augé, *Le Temps en ruines*, Paris, Galilée, 2003.

Devant ce genre de trouble, de tremblement de la durée, d'une durée « historique », le sentiment d'insécurité éprouvé dans nos lointaines banlieues périphériques, deviendrait celui de l'anthropologue du présent – ces anthropologues dont nous parle Marc Augé qui commencent à comprendre que « leur discipline aura été au bout du compte celle du presentiment » (p. 15). Quant à moi, je dirais plutôt celle du *prémonitoire*, ce passage non plus d'un monde, d'un siècle à un autre, mais de ce monde des faits avérés à l'outre-monde d'une virtualité sans commune mesure avec l'histoire. Accident de la mémoire d'un *Temps pur* dont l'individu prenait naguère conscience tout au long de sa vie.

Face à cette soudaine amnésie de l'instant se pose et se repose sans cesse la question existentielle qu'évoquait saint Augustin : l'instant réel est-il encore présent ?

Si la réponse est désormais négative et si l'accélération du réel a vraiment supplanté l'accélération de l'histoire, chère à Daniel Halévy, alors notre savant docteur de l'Église serait remis en cause ! En effet, si je n'ai même plus conscience de ce qu'est le temps, incapable que je suis depuis toujours de le décrire, la foi devient une nécessité première, une urgente nécessité devant la panique d'une désorientation intégrale.

Devant ce « temps en ruines » dont parle Marc Augé, pour l'anthropologue du Présent, ne demeure plus alors que cette anxiété si particulière dont nous entretenait Kierkegaard : « L'angoisse est la possibilité de la liberté, grâce à la foi, cette angoisse possède une valeur éducative absolue, car elle corrode toutes les choses du monde fini et met à nu leur illusion »¹.

La durée, toute durée véritable serait-elle devenue du fait de l'accélération du réalisme, une « illusion quotidienne », une absence de durée ou plus exactement, cette durée de l'absence qui ne permet même plus la saisie de ce qui est là, ni de ceux qui sont encore là au seul profit du caractère intempestif de *ce qui arrive ex abrupto*, de l'Accident qui remplace désormais tous les événements...

Ainsi, après l'amnésie des peuples sans histoire, assisterions-nous impuissants ou presque, à la démence sénile d'une humanité enfin globalisée. Ainsi, toutes les questions posées par la révolution de l'information instantanée seraient également celles de la révélation d'une grandissante *déception*, où l'immédiateté et l'ubiquité attribuées au divin, ne deviendraient pas pour autant celles de l'humain, mais bien plutôt, d'une inhumanité intemporaire dont les crimes ne seront jamais condamnés par une quelconque cour de justice internationale, même si certains comme Marc Augé et quelques autres préparent la procédure d'une sorte de « Procès de

1. Soeren Kierkegaard, *Le Concept d'angoisse*, Paris, Gallimard, 2006 : 329.

Galilée » qui concernerait cette fois la chronologie et non plus une astrologie soudain devenue astronome ; la conquête de l'espace intersidéral ayant pour une large part déplacé la question morale de la science, en direction de ce continuum spatio-temporel dont parlent aujourd'hui les prophètes de l'expansion universelle.

Naissance du Temps pour les astrophysiciens du *big bang*, *naissance de l'instant* pour les anthropologues du *big crunch* de l'instant présent, cet éternel présent d'une relativité qui serait soudain devenue une interrogation quotidienne pour les tenants de la géopolitique des lieux comme de l'histoire des liens qui composent nos sociétés.

« L'instant est inhabitable comme le futur », écrivait Octavio Paz.

Crise du lieu comme du lien, ce *Non-lieu* dont Marc Augé fit un livre à succès, est en train de devenir la question majeure de ce peuplement d'un transit qui succède à l'inertie domiciliaire des origines de l'histoire, avec cependant un déplacement curieux du sens commun qui fait du sédentaire celui qui est *partout chez lui*, grâce aux télétechnologies du portable comme des transports à grande vitesse, et du nomade de naguère, celui qui n'est *nulle part chez lui*, comme si désormais l'inversion était portée à son comble et qu'à défaut d'un *stationnement durable* on avait rendu *habitable la circulation*, rendant ainsi impropres et foncièrement inhabitables les villes, la « bande d'arrêt d'urgence » remplaçant à peu de frais, les îlots des quartiers d'autrefois et le « parking », nos anciennes places publiques...

Devant cet état de fait anachronique imposé aux politiques de tous bords le problème central n'est plus tellement celui d'une standardisation des produits comme des comportements de l'ère industrielle, mais celui d'une synchronisation des sensations susceptibles d'influencer subitement nos décisions.

Depuis peu par exemple, à Londres comme à Tokyo, les affichages publicitaires sont mis à jour en temps réel, sur des écrans numériques reliés entre eux par Internet. Ici, la tentative est parfaitement claire : on ne synchronise plus les montres, mais la démonstration ! Toute démonstration de force (commerciale ou politique) doit se faire *ici et là-bas dans le même temps* d'un « présent » sans profondeur de champ, et c'est d'ailleurs la même logique qui règle la conduite des attentats terroristes depuis cinq ans déjà.

En 2004, à Madrid par exemple, l'attentat qui amena la gauche espagnole au pouvoir, se trouva limité dans son ampleur du fait que les cinq trains de banlieue visés n'arrivèrent pas tous à l'heure comme prévu, sous la voûte de la gare d'Atocha et que la synchronisation des détonateurs des bombes actionnées par les téléphones portables des terroristes n'avait pu prévoir ce retard...

Ainsi la surmodernité dénoncée par Marc Augé est-elle bien l'effet combiné de l'accélération de l'histoire et d'un rétrécissement de l'espace géographique occasionnant, comme l'indique notre anthropologue, « une individualisation des destins » comme des diverses destinations de l'action. Actions économique, politique mais tout autant tactique que purement stratégique ; l'*individualisme de masse* se substituant à un *collectivisme* dépassé par les nouvelles capacités à traiter point par point et tête par tête, nos mentalités !

Toute la scène du monde en est bouleversée de sorte que les *représentations* perdent peu à peu leur pertinence (esthétique, éthique, politique...) au profit d'une présentation intempestive celle-là, supprimant aussi bien la profondeur de temps de la réflexion en commun, que celle du champ d'action.

À l'inverse d'un théâtre où chaque spectateur peut voir se dérouler une action différente selon les séances, le jeu des acteurs..., le spectateur de la salle de cinéma assiste au même film, sous le même angle de vue, avec comme ultime « liberté », celle de ne pas arriver à l'heure, au début de la projection, comme le terroriste désappointé par le manque de ponctualité des convois ferroviaires.

Quant à la « télé-audiovision » et au téléphone portable, nous y voyons non seulement la même chose au même moment, mais nous pouvons interagir ou plus précisément inter-réagir grâce à ce temps soi-disant « réel » qui s'apparente pour la communication de l'information interactive, à la radioactivité de la matière, à ses méfaits, c'est-à-dire à la « fusion » émotionnelle des interlocuteurs, comme à la « fission » d'un emportement, d'une activité-réflexe, en matière de choix, politique ou autre.

« Ici le temps n'échappe plus à l'histoire, l'histoire l'a tué », précise Marc Augé qui conclut à propos de Tchernobyl :

« Seule une catastrophe est susceptible de produire aujourd'hui des effets comparables à la lente action du temps [...] mort soudaine, imprévue, le passé est ici daté : le désert a été décrété du jour au lendemain » (p. 92).

Radioactivité de la matière, interactivité de l'information, la même bombe explose à tout instant, d'où cette soudaine transmutation de la science et du caractère « historique » de l'anthropologie, comme celle de la physique (particulière) d'un infiniement « petit » soudain adapté à l'infiniment « vaste » de l'astrophysique.

« Tout se passe », nous dit encore notre anthropologue, « comme si l'avenir ne pouvait plus s'imaginer que comme le souvenir d'un désastre dont nous n'aurions aujourd'hui que le pressentiment » (pp. 95-96). Après l'histoire événementielle des modernes, le temps ou plus exactement, l'absence de temps d'une histoire accidentelle serait donc venu, où la

culture de l'immanence céderait sa primauté à l'imminence du désastre. Historiens des commencements, « plus sensibles à la beauté de ce qui s'écroulait qu'à l'ampleur de ce qui s'annonçait », nos anthropologues, selon Marc Augé, « commencent enfin à comprendre que leur discipline aura été au bout du compte celle du pressentiment » (p. 15). Non plus celle de l'accélération historique, mais celle de la réalité de l'instant « présent » ; anthropologie et dromologie se confondant comme l'histoire des théories musicales et la musicologie l'avaient fait précédemment.

Il est d'ailleurs significatif d'observer chez Marc Augé les correspondances discrètes sinon secrètes, entre l'art et la ruine et cela, par-delà un quelconque romantisme : « L'expérience ethnologique "postcoloniale" », écrit-il, « permet d'aller plus loin et de suggérer que l'art lui-même sous ses diverses formes est une ruine, ou une promesse de ruines » (p. 25). En effet, si la ruine c'est ce qui *reste* de ce qui *était* hier ou avant-hier, aujourd'hui c'est surtout ce qui reste de *ce qui arrive ex abrupto*, cet « accident majeur » qui l'emporte de toutes parts pourrait-on dire, sur l'événement du monde contemporain... malaise non plus tellement « dans la civilisation », mais dans l'actualité des faits de culture, le nouveau musée du quai Branly venant confirmer ce propos.

D'où cette conséquence mise en lumière par l'anthropologue du pressentiment :

« Si l'esprit du temps c'est d'abord le privilège accordé au présent sur le passé et sur le futur, cela s'accommode de la mise en spectacle du monde [...] puisque nous n'avons jamais été aussi proches qu'aujourd'hui d'une possibilité réelle, technologique, d'ubiquité » (p. 62).

Ainsi, de la représentation « objective » des faits, nous passons subitement à la présentation « télé-objective » d'un monde globalement accidenté par les méfaits d'une mégaloscopie qui dénature l'histoire. L'histoire de l'art et des ruines certes, mais tout autant celle de ces sciences intemporelles, ci-devant victimes de la guerre du temps, où la morphologie cède sa place coutumière à une pure *rythmologie*, pour l'homme générique, celui qui au siècle dernier marchait sur la Lune et qui désormais ne marche plus que dans l'image, l'image d'une « télésurveillance » incontinent et désespérée.

Habitant de l'inhabituel tout autant que du caractère foncièrement *inhabitable*, de l'instantanéité multimédiatique, la délocalisation en cours de nos diverses activités atteint donc également, le domaine des connaissances nécessaires à la vie et en particulier, à la vie en société. En effet, si l'anthropologie contemporaine devient soudain prémonitoire, c'est qu'elle subit à son tour, ce que l'on appelle désormais l'externalisation ; ce renversement de « perspective » qui retourne la « réalité » comme un gant, et où

le point de fuite n'est plus celui du Quattrocento, mais plutôt celui de *l'instant réel* d'une immédiateté qui n'est jamais qu'une sorte d'illusion stroboscopique qui brouille toute perception et donc toute véritable connaissance. De fait, si l'instant est inhabitable mais cependant habité par des impulsions « électro-techniques », il contribue à extérioriser avec le passé et l'avenir, toute « rétrospective », toute mémoire et donc toute anticipation, au point que la *fiction du prémonitoire* prend peu à peu le dessus sur le *roman de l'histoire*...

Quelque chose à la fois de magique et de mythique s'empare alors de ces « sciences humaines », trop humaines, qui s'attachaient jadis aux dates, aux lieux comme à la chronologie des événements, pour les délocaliser, les *déterritorialiser* dirait Gilles Deleuze.

En fait, tout se passe aujourd'hui comme si une imminente *polarisation* affectait déjà nos différents savoirs, une activité autrefois « scientifique » qui se déroulait à l'intérieur du domaine universitaire, pour s'émanciper, s'extrapoler dans l'exotisme d'une mondialisation « touristique », qui s'apparenterait à la découverte d'une planète tout à fait inconnue, voire d'une « exoplanète » bientôt impropre à la vie ; une Terre étrangère à la Terre, à son histoire comme à sa géographie, semblable en cela à celles que les astrophysiciens s'efforcent désespérément de repérer dans l'espace cosmique.

Devant ce phénomène d'extrapolation, l'anthropologue du pressentiment risque fort de se muer sous peu, en celui du ressentiment profond devant l'utopie noire d'un désastre qui contraindrait l'humanité et ses « facultés », à vider les lieux pour s'exiler Dieu sait où, loin d'ici et de maintenant, dans l'outre-monde d'un illuminisme cybernétique ; culte solaire tardif non plus de la lumière comme hier, mais de sa vitesse ; nouvel absolu d'un siècle qui ne serait donc plus celui des « Lumières » comme chacun le pressent, mais *des ténèbres* d'un obscurantisme post-moderne où la recherche de la *matière noire* et de son *énergie cachée* – soi-disant responsable de l'expansion universelle – par nos astronomes, signifierait surtout ce déni du visible et du manifeste au profit de l'inaperçu, de l'inattendu, voire de l'indicible, de ces « nuages d'inconnaissance » dont se gaussaient naguère nos savants docteurs.

Devant cet accident des connaissances qui littéralement met cul par dessus tête, nos sciences issues de la Terre comme de son histoire, l'apparition puis le développement de l'écologie prennent figure de prophétie auto-réalisatrice, pour le prochain lancement d'une eschatologie non seulement laïque et athée, mais névrotique, ce qui est pour le moins redoutable, même s'il ne s'agit plus du *Lebensraum* nazi...

En effet, disqualifier la planète Terre, celle du vivant, pour cause de pollutions diverses – celle des substances comme celle des distances – et

partir à la découverte postcoloniale, d'un « ailleurs de substitution » c'est aussi exiler toute science humaine, dans l'espérance contre toute espérance, d'une science exotique dont nul n'a idée, et pratiquer ainsi l'exode d'une planète, « Terre Promise » qui n'est certes pas au centre de l'Univers mais recélait cependant, l'exclusivité de la vie, et des « sciences de la vie ».

Observons d'ailleurs que les biologistes restent plus matérialistes que les physiciens, sans parler des astrophysiciens.

Écoutons l'un d'eux qui ne se targue pas d'être exobiologiste :

« À l'ère du chaos et du hasard, à l'ère du fragment de connaissance, on ne peut plus envisager les théories comme au XIX^e siècle. La preuve c'est qu'il existe aujourd'hui des théories scientifiques, des courants d'idées mais pas des noyaux durs comme Marx, Freud ou Darwin ont pu en réaliser. Nous sommes dans l'ère des théories éclatées »².

On se souvient de cet humoriste qui déclarait, il y a peu : « Je lègue mon corps à la science-fiction ». Aujourd'hui, à en croire nos savants astronomes de l'exoscience, c'est l'ensemble du corps céleste et de son histoire que nous nous apprêtons à léguer à « l'héroïque fantaisie » des exobiologistes. À ces promoteurs de recherche d'un logiciel à tout faire ou plutôt à tout refaire ; le clonage de la Terre-Mère par ses fils n'étant jamais que l'aboutissement de celui des enfants de ses filles !

On comprend mieux ainsi, l'œuvre d'un Marc Augé, l'auteur de *Non-lieux* mais aussi de *La Guerre des rêves. Exercices d'ethno-fiction* qui devait se prolonger à l'époque de la Guerre du temps réel, avec ce « temps en ruines » dont les décombres encombrant quotidiennement l'actualité télévisée du *prime time*, ces grands travaux publics de terrassement de la mémoire.

*École spéciale d'architecture, Paris
Collège international de philosophie*

MOTS CLÉS/KEYWORDS: pressentiment/*premonition* – monde contemporain/*contemporaneous world* – temps/*time* – communication.

2. « Les chemins écartés de l'évolution », entretien de Jacques Albert & Patrick Berthommeau, *Sud-Ouest*, 15 janvier 2007.